



Paris. — J. Claye, imp.

Furne et Co' éditeurs.

Succès aux Pyrénées... (Page 23.)

toujours plus énergique contre les ennemis de la révolution, centraliser l'administration, la police et l'opinion, furent les premiers soins du comité, et les premiers fruits de la victoire remportée sur les partis. Sans doute, l'ambition commençait maintenant à avoir part à ses déterminations, beaucoup plus que dans le premier moment de son existence, mais pas autant que le ferait supposer la grande masse de pouvoir qu'il s'était acquise. Institué au commencement de la campagne de 1793, et au milieu de périls urgents, il avait reçu son existence de la nécessité seule. Une fois établi, il avait pris successivement une plus grande part de pouvoir, suivant que l'exigeait le service de l'État, et il était ainsi arrivé à la dictature même. Sa position au milieu de cette dissolution universelle de toutes les autorités était telle, qu'il ne pouvait pas réorganiser sans gagner du pouvoir, et faire bien sans y mettre de l'ambition. Ces dernières mesures lui étaient profitables sans

doute, mais elles étaient en elles-mêmes prudentes et utiles. La plupart même lui avaient été suggérées; car, dans une société qui se réorganise, tout vient s'offrir et se soumettre à l'autorité créatrice. Mais il touchait au moment où l'ambition allait régner seule, et où l'intérêt de sa propre puissance allait remplacer celui de l'État. Tel est l'homme; il ne peut pas rester désintéressé longtemps, et il s'ajoute bientôt lui-même au but qu'il poursuit.

Il restait au comité de salut public un dernier soin à prendre, celui qui préoccupe toujours les instituteurs d'une société nouvelle, c'est la religion. Déjà il s'était occupé des idées morales en mettant *la probité, la justice et toutes les vertus à l'ordre du jour*; lui restait à s'occuper des idées religieuses.

Remarquons ici chez ces sectaires le singulier progrès de leurs systèmes. Quand il fallut détruire les girondins, ils virent en eux des modérés, des républicains faibles, ils parlèrent

rent d'énergie patriotique et de *salut public*, et les immolèrent à ces idées. Quand il se forma deux nouveaux partis, l'un brutal, extravagant, voulant tout renverser, tout profaner; l'autre indulgent, facile, ami des mœurs douces et des plaisirs, ils passèrent des idées d'énergie patriotique à celles d'ordre et de vertu; ils ne virent plus qu'une fatale modération énervant les forces de la révolution; ils virent tous les vices soulevés à la fois contre la sévérité du régime républicain; d'une part, l'anarchie rejetant toute idée d'ordre, et de l'autre, la mollesse et la corruption rejetant toute idée de mœurs, le délire de l'esprit rejetant toute idée de Dieu; alors ils crurent voir la république attaquée, comme la vertu, par toutes les mauvaises passions à la fois. Le mot de vertu fut partout; ils mirent la justice, la probité à l'ordre du jour. Il leur restait à proclamer Dieu, l'immortalité de l'âme, toutes les croyances morales; il leur restait à faire une profession de foi solennelle, à déclarer en un mot la religion de l'État. Ils résolurent donc de rendre un décret à ce sujet. De cette manière, ils opposaient aux anarchistes l'ordre, aux athées Dieu, aux corrompus les mœurs. Leur système de la vertu était complet. Ils mettaient surtout un grand prix à laver la république des reproches d'impiété dont elle était poursuivie dans toute l'Europe; ils voulaient dire ce qu'on dit toujours aux prêtres qui vous accusent d'être impies, parce qu'on ne croit pas à leurs dogmes : NOUS CROYONS EN DIEU.

Ils avaient encore d'autres motifs de prendre une grande mesure à l'égard du culte. On avait aboli les cérémonies de la Raison; il fallait des fêtes pour les jours de décade; et il importait, en songeant aux besoins moraux et religieux du peuple, de songer aussi à ses besoins d'imagination, et de lui donner des sujets de réunions publiques. D'ailleurs, le moment était des plus favorables : la république, victorieuse à la fin de la campagne précédente, commençait à l'être encore au début de celle-ci. Au lieu du dénûment de moyens dans lequel elle se trouvait l'année dernière, elle était, par les soins de son gouvernement, pourvue des plus puissantes res-

sources militaires. De la crainte d'être conquise elle passait à l'espoir de conquérir; au lieu d'insurrections effrayantes, la soumission régnait partout. Enfin si, à cause des assignats et du *maximum*, il y avait encore de la gêne dans la distribution intérieure des produits, la nature semblait s'être plu à combler la France de tous les biens, en lui accordant les plus belles récoltes. De toutes les provinces on annonçait que la moisson serait double, et mûre un mois avant l'époque accoutumée. C'était donc le moment de prosterner cette république sauvée, victorieuse et comblée de tous les dons, aux pieds de l'Éternel. L'occasion était grande et touchante pour ceux de ces hommes qui croyaient; elle était opportune pour ceux qui n'obéissaient qu'à des idées politiques.

Remarquons une chose bien singulière. Des sectaires pour lesquels il n'existait plus aucune convention humaine qui fût respectable; qui, grâce à leur mépris extraordinaire pour tous les autres peuples, et à l'estime dont ils étaient remplis pour eux-mêmes, ne redoutaient aucune opinion et ne craignaient pas de blesser celle du monde; qui, en fait de gouvernement, avaient tout réduit à l'absolu nécessaire; qui n'avaient admis d'autre autorité que celle de quelques citoyens temporairement élus; qui avaient rejeté toute hiérarchie de classes; qui n'avaient pas craint d'abolir le plus ancien et le mieux enraciné de tous les cultes : de tels sectaires s'arrêtaient devant deux idées, la morale et Dieu. Après avoir rejeté toutes celles dont ils croyaient pouvoir dégager l'homme, ils restaient dominés par l'empire de ces deux dernières, et immolaient un parti à chacune. Si tous ne croyaient pas, tous cependant sentaient le besoin de l'ordre entre les hommes, et, pour appuyer cet ordre humain, ils comprenaient la nécessité de reconnaître dans l'univers un ordre général et intelligent. C'est la première fois, dans l'histoire du monde, que la dissolution de toutes les autorités laissait la société en proie au gouvernement des esprits purement systématiques (car les Anglais croyaient à des traditions chrétiennes), et ces esprits, qui avaient dépassé toutes les idées reçues, adoptaient, conservaient les

idées de la morale et de Dieu. Cet exemple est unique dans les annales du monde ; il est singulier, il est grand et beau ; l'histoire doit s'arrêter pour en faire la remarque.

Robespierre fut rapporteur dans cette occasion solennelle, et lui seul devait l'être d'après la distribution des rôles qui s'était faite entre les membres du comité. Prieur, Robert Lindet, Carnot, s'occupaient silencieusement de l'administration et de la guerre. Barère faisait la plupart des rapports, particulièrement ceux qui étaient relatifs aux opérations des armées, et en général tous ceux qu'il fallait improviser. Le déclamateur Collot-d'Herbois était dépêché dans les clubs et les réunions populaires, pour y porter les paroles du comité. Couthon, quoique paralytique, allait aussi partout, parlait à la Convention, aux Jacobins, au peuple, et avait l'art d'intéresser par ses infirmités, et par le ton paternel qu'il prenait en disant les choses les plus violentes. Billaud, moins mobile, s'occupait de la correspondance, et traitait quelquefois les questions de politique générale. Saint-Just, jeune, audacieux et actif, allait et venait des champs de bataille au comité ; quand il avait imprimé la terreur et l'énergie aux armées, il revenait faire des rapports meurtriers contre les partis qu'il fallait envoyer à la mort. Robespierre enfin, leur chef à tous, consulté sur toutes les matières, ne prenait la parole que dans les grandes occasions. Il traitait les hautes questions morales et politiques ; on lui réservait ces beaux sujets, comme plus dignes de son talent et de sa vertu. Le rôle de rapporteur lui appartenait de droit dans la question qu'on allait traiter. Aucun ne s'était prononcé plus fortement contre l'athéisme, aucun n'était aussi vénéré, aucun n'avait une si grande réputation de pureté et de vertu, aucun enfin, par son ascendant et son dogmatisme, n'était plus propre à cette espèce de pontificat.

Jamais occasion n'avait été plus belle pour imiter ce Rousseau, dont il professait les opinions, et du style duquel il faisait une étude continuelle. Le talent de Robespierre s'était singulièrement développé dans les longues luttes de la révolution. Cet être froid et pe-

sant commençait à bien improviser ; et quand il écrivait, c'était avec pureté, éclat et force. On retrouvait dans son style quelque chose de l'humeur âpre et sombre de Rousseau, mais il n'avait pu se donner ni les grandes pensées, ni l'âme généreuse et passionnée de l'auteur d'*Émile*.

Il parut à la tribune le 18 floréal (7 mai 1794), avec un discours soigneusement travaillé. Une attention profonde lui fut accordée. « Citoyens, dit-il en débutant, c'est « dans la prospérité que les peuples ainsi « que les particuliers doivent pour ainsi dire « se recueillir, pour écouter dans le silence « des passions la voix de la sagesse. » Alors il dévoile longuement le système adopté. La république, suivant lui, c'est la vertu ; et tous les adversaires qu'elle avait rencontrés ne sont que les vices de tous genres soulevés contre elle, et soudoyés par les rois. Les anarchistes, les corrompus, les athées, n'ont été que les agents de Pitt. « Les tyrans, « ajoute-t-il, satisfaits de l'audace de leurs « émissaires, s'étaient empressés d'étaler aux « yeux de leurs sujets les extravagances « qu'ils avaient achetées ; et, feignant de « croire que c'était là le peuple français, ils « semblaient leur dire : Que gagnerez-vous « à secouer notre joug ? *Vous le voyez, les « républicains ne valent pas mieux que « nous !* » Brissot, Danton, Hébert, figurent alternativement dans le discours de Robespierre, et, pendant qu'il se livre contre ces prétendus ennemis de la vertu aux déclamations de la haine, déclamations déjà fort usées, il excite peu d'enthousiasme. Mais bientôt il abandonne cette partie du sujet, et s'élève à des idées vraiment grandes et morales, exprimées avec talent. Il obtient alors des acclamations universelles. Il observe avec raison que ce n'est pas comme auteurs de systèmes que les représentants de la nation doivent poursuivre l'athéisme et proclamer le déisme, mais comme des législateurs cherchant quels sont les principes les plus convenables à l'homme réuni en société. « Que « vous importent à vous, législateurs, s'écrie- « t-il, que vous importent les hypothèses « diverses par lesquelles certains philoso- « phes expliquent les phénomènes de la na-

« ture? Vous pouvez abandonner tous ces
 « objets à leurs disputes éternelles; ce n'est
 « ni comme métaphysiciens, ni comme théo-
 « logiens, que vous devez les envisager: aux
 « yeux du législateur, tout ce qui est utile au
 « monde et bon dans la pratique, est la vé-
 « rité. L'idée de l'Être suprême et de l'im-
 « mortalité de l'âme est un appel continuel
 « à la justice; elle est donc sociale et répu-
 « blicaine..... Qui donc t'a donné, s'écrie
 « encore Robespierre, la mission d'annoncer
 « au peuple que la Divinité n'existe pas? O
 « toi qui te passionnes pour cette aride doc-
 « trine, et qui ne te passionnas jamais pour
 « la patrie! quel avantage trouves-tu à per-
 « suader à l'homme qu'une force aveugle
 « préside à ses destinées et frappe au hasard
 « le crime et la vertu; que son âme n'est
 « qu'un souffle léger qui s'éteint aux portes
 « du tombeau? L'idée de son néant lui in-
 « spirera-t-elle des sentiments plus purs et
 « plus élevés de son immortalité? Lui in-
 « spirera-t-elle plus de respect pour ses sem-
 « blables et pour lui-même, plus de dé-
 « vouement pour la patrie, plus d'audace à
 « braver la tyrannie, plus de mépris pour la
 « mort ou pour la volupté? Vous qui regret-
 « tez un ami vertueux, vous aimez à penser
 « que la plus belle partie de lui-même a
 « échappé au trépas! Vous qui pleurez sur
 « le cercueil d'un fils ou d'une épouse, êtes-
 « vous consolé par celui qui vous dit qu'il
 « ne reste plus d'eux qu'une vile poussière?
 « Malheureux qui expirez sous les coups d'un
 « assassin, votre dernier soupir est un appel
 « à la justice éternelle! L'innocence sur
 « l'échafaud fait pâlir le tyran sur son char
 « de triomphe. Aurait-elle cet ascendant si
 « le tombeau égalait l'opresseur et l'op-
 « primé?... »

Robespierre, s'attachant toujours à saisir
 le côté politique de la question, ajoute ces
 observations remarquables : « Prenons ici,
 « dit-il, les leçons de l'histoire. Remar-
 « quez, je vous prie, comment les hommes
 « qui ont influé sur la destinée des États fu-
 « rent déterminés vers l'un ou l'autre des
 « deux systèmes opposés, par leur caractère
 « personnel, et par la nature même de leurs
 « vues politiques. Voyez-vous avec quel art

« profond César, plaidant dans le sénat ro-
 « main en faveur des complices de Catilina,
 « s'égaré dans une digression contre le dogme
 « de l'immortalité de l'âme, tant ces idées
 « lui paraissent propres à éteindre dans le
 « cœur des juges l'énergie de la vertu, tant
 « la cause du crime lui paraît liée à celle de
 « l'athéisme! Cicéron, au contraire, invoquait
 « contre les traîtres et le glaive des lois et la
 « foudre des dieux. Socrate mourant entre-
 « tient ses amis de l'immortalité de l'âme.
 « Léonidas, aux Thermopyles, soupant avec
 « ses compagnons d'armes au moment d'exé-
 « cuter le dessein le plus héroïque que la
 « vertu humaine ait jamais conçu, les invite
 « pour le lendemain à un autre banquet pour
 « une vie nouvelle... Caton ne balançait point
 « entre Épicure et Zénon. Brutus et les illus-
 « tres conjurés qui partagèrent ses périls et
 « sa gloire appartenaient aussi à cette secte
 « sublime des stoïciens, qui eut des idées si
 « hautes de la dignité de l'homme, qui
 « poussa si loin l'enthousiasme de la vertu,
 « et qui n'outra que l'héroïsme. Le stoïcisme
 « enfanta des émules de Brutus et de Caton
 « jusque dans les siècles affreux qui suivirent
 « la perte de la liberté romaine; le stoïcisme
 « sauva l'honneur de la nature humaine, dé-
 « gradée par les vices des successeurs de
 « César, et surtout par la patience des peu-
 « ples. »

Au sujet de l'athéisme, Robespierre s'expli-
 que d'une manière singulière sur les encyclo-
 pédistes. « Cette secte, dit-il, en matière de
 « politique, resta toujours au-dessous des
 « droits du peuple; en matière de morale,
 « elle alla beaucoup au delà de la destruction
 « des préjugés religieux: ses coryphées déclai-
 « maient quelquefois contre le despotisme, et
 « ils étaient pensionnés par les despotes; ils
 « faisaient tantôt des livres contre la cour, et
 « tantôt des dédicaces aux rois, des discours
 « pour les courtisans, et des madrigaux pour
 « les courtisanes; ils étaient fiers dans leurs
 « écrits et rampants dans les antichambres.
 « Cette secte propagea avec beaucoup de
 « zèle l'opinion du matérialisme, qui prévalut
 « parmi les grands et parmi les beaux es-
 « prits; on lui doit en partie cette espèce de
 « philosophie pratique qui, réduisant l'é-



Pichegru.

« goïsme en système, regarde la société hu-
 « maine comme une guerre de ruse, le succès
 « comme la règle du juste et de l'injuste, la
 « probité comme une affaire de goût et de
 « bienséance, le monde comme le patrimoine
 « des fripons adroits...

« Parmi ceux qui au temps dont je parle
 « se signalèrent dans la carrière des lettres
 « et de la philosophie, un homme, par l'élé-
 « vation de son âme et la grandeur de son
 « caractère, se montra digne du ministère
 « de précepteur du genre humain : il atta-
 « qua la tyrannie avec franchise ; il parla

« avec enthousiasme de la Divinité ; son élo-
 « quence mâle et probe peignit en traits de
 « feu les charmes de la vertu ; elle défendit
 « ces dogmes consolateurs que la raison
 « donne pour appui au cœur humain. La pu-
 « reté de sa doctrine, puisée dans la nature
 « et dans la haine profonde du vice, autant
 « que son mépris invincible pour les sophis-
 « tes intrigants qui usurpaient le nom de
 « philosophes, lui attira la haine et la persé-
 « cution de ses rivaux et de ses faux amis.
 « Ah ! s'il avait été témoin de cette révolution
 « dont il fut le précurseur, qui peut douter

« que son âme généreuse eût embrassé avec
« transport la cause de la justice et de l'éga-
« lité! »

Robespierre s'attache ensuite à écarter cette idée que le gouvernement, en proclamant le dogme de l'Être suprême, travaille pour les prêtres. Il s'exprime ainsi qu'il suit :

« Qu'y a-t-il de commun entre les prêtres
« et Dieu? Les prêtres sont à la morale ce
« que les charlatans sont à la médecine. Com-
« bien le Dieu de la nature est différent du
« Dieu des prêtres! Je ne reconnais rien de si
« ressemblant à l'athéisme que les religions
« qu'ils ont faites. A force de défigurer l'Être
« suprême, ils l'ont anéanti autant qu'il était
« en eux : ils en ont fait tantôt un globe de
« feu, tantôt un bœuf, tantôt un arbre, tantôt
« un homme, tantôt un roi. Les prêtres ont
« créé un Dieu à leur image; ils l'ont fait ja-
« loux, capricieux, avide, cruel, implacable;
« ils l'ont traité comme jadis les maires du
« palais traitèrent les descendants de Clovis,
« pour régner en son nom et se mettre à sa
« place; ils l'ont relégué dans le ciel comme
« dans un palais, et ne l'ont appelé sur la
« terre que pour demander à leur profit des
« dîmes, des richesses, des honneurs, des
« plaisirs et de la puissance. Le véritable
« temple de l'Être suprême, c'est l'univers;
« son culte, la vertu; ses fêtes, la joie d'un
« grand peuple rassemblé sous ses yeux pour
« resserrer les nœuds de la fraternité uni-
« verselle, et pour lui présenter l'hommage
« des cœurs sensibles et purs. »

Robespierre dit ensuite qu'il faut des fêtes à un peuple. « L'homme, dit-il, est le plus grand objet qui soit dans la nature; et le plus magnifique de tous les spectacles, c'est celui d'un grand peuple assemblé. » En conséquence il propose des plans de réunion pour tous les jours de décadi. Son rapport s'achève au milieu des plus vifs applaudissements. Il présente enfin le décret suivant, qui est adopté par acclamation :

Art. 1^{er}. Le peuple français reconnaît l'existence de l'Être suprême et l'immortalité de l'âme.

« Art. 2. Il reconnaît que le culte le plus

digne de l'Être suprême est la pratique des devoirs de l'homme. »

D'autres articles portent qu'il sera institué des fêtes pour rappeler l'homme à la pensée de la Divinité et à la dignité de son être. Elles emprunteront leurs noms des événements de la révolution, ou des vertus les plus utiles à l'homme. Outre les fêtes du 14 juillet, du 10 août, du 21 janvier, et du 31 mai, la république célébrera tous les jours de décadi les fêtes suivantes : — à l'Être suprême, — au genre humain, — au peuple français, — aux bienfaiteurs de l'humanité, — aux martyrs de la liberté, — à la liberté et à l'égalité, — à la république, — à la liberté du monde, — à l'amour de la patrie, — à la haine des tyrans et des traîtres, — à la vérité, — à la justice, — à la pudeur, — à la gloire, — à l'amitié, — à la frugalité, — au courage, — à la bonne foi, — à l'héroïsme, — au désintéressement, — au stoïcisme, — à l'amour, — à la foi conjugale, — à l'amour paternel, — à la tendresse maternelle, — à la piété filiale, — à l'enfance, — à la jeunesse, — à l'âge viril, — à la vieillesse, — au malheur, — à l'agriculture, — à l'industrie, — à nos aïeux, — à la postérité, — au bonheur.

Une fête solennelle est ordonnée pour le 20 prairial, et le plan en est confié à David. Il faut ajouter que, dans ce décret, la liberté des cultes est proclamée de nouveau.

A peine ce rapport est-il achevé, qu'il est livré à l'impression. Dans la même journée, la commune, les jacobins, en demandent la lecture, le couvrent d'applaudissements, et délibèrent d'aller en corps témoigner à la Convention leurs remerciements pour le *sublime* décret qu'elle vient de rendre. On avait observé que les jacobins n'avaient pas pris la parole après l'immolation des deux partis; et n'étaient pas allés féliciter le comité et la Convention. Un membre leur en fait la remarque, et dit que l'occasion se présente de prouver l'union des jacobins avec un gouvernement qui déploie une si belle conduite. Une adresse est en effet rédigée, et présentée à la Convention par une députation des jacobins. Cette adresse finit en ces termes :

« Les jacobins viennent aujourd'hui vous remercier du décret solennel que vous avez rendu ; ils viendront s'unir à vous dans la célébration de ce grand jour où la fête à l'Être suprême réunira de toutes les parties de la France les citoyens vertueux, pour l'hymne de la vertu. » Le président fait à la députation une réponse pompeuse. « Il est digne, lui dit-il, d'une société qui remplit le monde de sa renommée, qui jouit d'une si grande influence sur l'opinion publique, qui s'associa dans tous les temps à tout ce qu'il y a de plus courageux parmi les défenseurs des droits de l'homme, de venir dans le temple des lois rendre hommage à l'Être suprême. »

Le président poursuit, et, après un discours assez long sur le même sujet, cède la parole à Couthon. Celui-ci prononce un discours véhément contre les athées, les corrompus, et fait un pompeux éloge de la société ; il propose, en ce jour solennel de joie et de reconnaissance, de rendre aux jacobins une justice qui leur est due depuis longtemps, c'est que, dès l'ouverture de la révolution, ils n'ont pas cessé de bien mériter de la patrie. Cette proposition est adoptée au milieu des plus bruyants applaudissements. On se sépare dans des transports de joie et dans une espèce d'ivresse.

Si la Convention avait reçu de nombreuses adresses après la mort des hébertistes et des dantonistes, elle en reçut bien davantage encore après le décret qui proclamait la croyance à l'Être suprême. La contagion des idées et des mots est chez les Français d'une rapidité extraordinaire. Chez un peuple prompt et communicatif, l'idée qui occupe quelques esprits est bientôt l'idée qui les occupe tous : le mot qui est dans quelques bouches est bientôt dans toutes. Les adresses arrivèrent encore de toutes parts, félicitant la convention de ses décrets sublimes, la remerciant d'avoir établi la vertu, proclamé l'Être suprême, et rendu l'espérance à l'homme. Toutes les sections vinrent l'une après l'autre exprimer les mêmes sentiments. La section Marat se présentant à la barre, et s'adressant à la Montagne, lui dit : « Montagne bienfaisante ! Sinaï protec-

teur ! reçois aussi nos expressions de reconnaissance et de félicitation pour tous les décrets que tu lances chaque jour pour le bonheur du genre humain. De ton sein bouillonnant est sortie la foudre salutaire qui, en écrasant l'athéisme, donne à tous les vrais républicains l'idée bien consolante de vivre libres, sous les yeux de l'Être suprême, et dans l'attente de l'immortalité de l'âme. *Vive la Convention ! vive la République ! vive la Montagne !* » Toutes les adresses engageaient de nouveau la Convention à conserver le pouvoir ; il en est une qui l'engageait même à siéger jusqu'à ce que le règne de la vertu fût établi dans la république sur des bases impérissables.

Dès ce jour, les mots de *Vertu* et d'*Être suprême* furent dans toutes les bouches. Sur le frontispice des temples, où l'on avait écrit : *A la Raison*, l'on écrivit : *A l'Être suprême*. Les restes de Rousseau furent transportés au Panthéon. Sa veuve fut présentée à la Convention et gratifiée d'une pension.

Ainsi, le comité de salut public, triomphant de tous les partis, saisi de tous les pouvoirs, placé à la tête d'une nation enthousiaste et victorieuse, proclamant le règne de la vertu et le dogme de l'Être suprême, était au sommet de sa puissance et au dernier terme de ses systèmes.

L'hiver avait été employé en Europe et en France à faire les préparatifs d'une nouvelle campagne. L'Angleterre était toujours l'âme de la coalition, et poussait les puissances du continent à venir détruire, sur les bords de la Seine, une révolution qui l'effrayait et une rivale qui lui était odieuse. L'implacable fils de Chatham avait fait cette année des efforts immenses pour écraser la France. Toutefois, ce n'était pas sans obstacle qu'il avait obtenu du parlement des moyens proportionnés à ses vastes projets. Lord Stanhope, dans la chambre haute, Fox, Sheridan, dans la chambre basse, étaient toujours opposés au système de la guerre. Ils refusaient tous les sacrifices demandés par les ministres ; ils ne voulaient accorder que ce qui était nécessaire à l'armement des côtes, et surtout ils ne pouvaient pas souffrir que l'on qualifiât cette guerre de *juste et nécessaire* ; elle était, disaient-ils, ini-

que, ruineuse, et punie de justes revers. Les motifs tirés de l'ouverture de l'Escaut, des dangers de la Hollande, de la nécessité de défendre la constitution britannique, étaient faux. La Hollande n'avait pas été mise en péril par l'ouverture de l'Escaut, et la constitution britannique n'était point menacée. Le but des ministres était, selon eux, de détruire un peuple qui avait voulu devenir libre, et d'augmenter sans cesse leur influence et leur autorité personnelle, sous prétexte de résister aux machinations des jacobins français. Cette lutte avait été soutenue par des moyens iniques. On avait fomenté la guerre civile et le massacre ; mais un peuple brave et généreux avait déjoué les tentatives de ses adversaires par un courage et des efforts sans exemple. Stanhope, Fox, Sheridan, concluaient qu'une lutte pareille déshonorait et ruinait l'Angleterre. Ils se trompaient sous un rapport. L'opposition anglaise peut souvent reprocher à son ministère de faire des guerres injustes, mais jamais désavantageuses. Si la guerre faite à la France n'avait aucun motif de justice, elle avait des motifs de politique excellents, comme on va le voir, et l'opposition, trompée par des sentiments généreux, oubliait les avantages qui allaient en résulter pour l'Angleterre.

Pitt feignait d'être effrayé des menaces de descente faites à la tribune de la Convention ; il prétendait que des paysans de Kent avaient dit : Voici les Français qui vont nous apporter les droits de l'homme. Il s'autorisait de ces propos (payés, dit-on, par lui-même) pour prétendre que la constitution était menacée ; il avait dénoncé les sociétés constitutionnelles de l'Angleterre, devenues un peu plus actives par l'exemple des clubs de France, et il soutenait qu'elles voulaient établir une convention sous prétexte d'une réforme parlementaire. En conséquence il demanda la suspension de l'*habeas corpus*, la saisie des papiers de ces sociétés, et la mise en accusation de quelques-uns de leurs membres. Il demanda en outre la faculté d'enrôler des volontaires, et de les entretenir au moyen des *benevolences* ou souscriptions, d'augmenter l'armée de terre et la marine, de solder un corps de quarante mille étrangers, Fran-

çais émigrés ou autres. L'opposition fit une vive résistance ; elle soutint que rien ne motivait la suspension de la plus précieuse des libertés anglaises ; que les sociétés accusées délibéraient en public ; que leurs vœux hautement exprimés ne pouvaient être des conspirations ; que ces vœux étaient ceux de toute l'Angleterre, puisqu'ils se bornaient à la réforme parlementaire ; que l'augmentation démesurée de l'armée de terre était un danger pour le peuple anglais ; que si les volontaires pouvaient être armés par souscription, il deviendrait loisible au ministre de lever des armées sans l'autorisation du parlement ; que la solde d'un aussi grand nombre d'étrangers était ruineuse, et qu'elle n'avait d'autre but que de payer les Français traitres à leur patrie. Malgré les remontrances de l'opposition, qui n'avait jamais été ni plus éloquente, ni moins nombreuse, car elle ne comptait pas plus de trente ou quarante voix, Pitt obtint tout ce qu'il voulut, et fit sanctionner tous les bills qu'il avait présentés.

Aussitôt que ces demandes furent accordées, il fit doubler les milices ; il porta l'armée de terre à soixante mille hommes, celle de mer à quatre-vingt mille ; il organisa de nouveaux corps d'émigrés, et fit mettre en accusation plusieurs membres des sociétés constitutionnelles. Le jury anglais, garantie plus solide que le parlement, acquitta les prévenus ; mais peu importait à Pitt, qui avait maintenant dans les mains tous les moyens de réprimer le moindre mouvement politique, et de déployer une puissance colossale en Europe.

C'était le moment de profiter de cette guerre universelle pour accabler la France, pour ruiner à jamais sa marine et lui enlever ses colonies ; résultat beaucoup plus sûr et plus désirable aux yeux de Pitt que la répression de quelques doctrines politiques et religieuses. Il avait réussi l'année précédente à armer contre la France les deux puissances maritimes qui auraient toujours dû lui rester alliées, l'Espagne et la Hollande ; il s'attachait à les maintenir dans leur erreur politique, et à en tirer le plus grand parti contre la marine française. L'Angleterre pouvait faire sortir de ses ports au moins cent vaisseaux de ligne, l'Espagne quarante, la Hollande vingt, sans

HISTOIRE
DE
LA RÉVOLUTION

FRANÇAISE

PAR M. A. THIERS

NOUVELLE ÉDITION

DESSINS PAR YAN' D'ARGENT



PARIS

FURNE, JOUVET ET C^{IE}, ÉDITEURS

45, RUE SAINT-ANDRÉ-DES-ARTS

—
M DCCCLXVI

HISTOIRE

DE

LA RÉVOLUTION

FRANÇAISE

TOME SECOND